RECIT GÉNÉRAL ET EXACT

De tout ce qui s'eſt paſſé à Paris depuis le 12 juſques au 19.

LE 12 au matin, étant dans ma voiture pour aller à Paris, j'ai appris que M. Necker étoit parti la veille à ſix heures du ſoir, avec ſa reſpectable Epouſe & deux Domeſtiques, ſans prendre congé de perſonne, ni même de ſa fille. Préſumant que cette proſcription pourroit bien enflammer les eſprits, j'ai cru de mon devoir de quitter mon poſte; & en conſéquence, j'ai reſté à Verſailles. Le renvoi de M. Necker donne lieu à la retraite de M. de Montmorin, de la Luzerne & de Saint-Prieſt; M. de Puiſſegur, ſans être autant lié avec M. Necker que les autres, eut auſſi la prudence de donner ſa démiſſion.

La fuite forcée de M. Necker mit en agitation tout Paris; les eſprits s'échaufferent, & bientôt une armée fut formée : il ne manquoit que des armes. Le 13, le Peuple ſe porta chez les Armumuriers, pour y prendre toutes les armes; les boutiques des Fourbiſſeurs furent enfoncées, & toutes les armes enlevées; les armes à feu du Garde-meuble ſervirent auſſi à armer les Bourgeois : on travailla à de piques de fer, dont on arma des longs & gros bâtons; les Gardes-Françaiſes, ſauf les Officiers, étoient à la tête de la

Bourgeoisie avec leurs drapeaux & leurs canons. La premiere épreuve de leur courage fut faite aux Invalides : ceux ci se voyant sommés de se rendre, demanderent deux heures ; le Général Parisien ou Maréchal de Camp répondit : vous n'aurez pas deux minutes ; on tira quelque coup de fusil, & les Invalides se rendirent ; ils furent désarmés, les canons furent traînés dans la Ville, & l'Hôtel fut conservé pour servir à l'Armée.

L'Assemblée Nationale, instruite que le sang couloit à Paris, fit une députation nombreuse au Roi, pour le prier de faire retirer ses troupes, & de permettre qu'une centaine de Membres de l'Assemblée fussent porter des paroles de paix à la Capitale. Les Aristocrates en vouloient sur-tout à l'Assemblée Nationale & à la Capitale ; & si leurs avis avoient été suivis, les Députés auroient été enlevés, ou bien ils auroient été brûlés tout vifs par le canon dans la salle. Prévenus par un Officier du perfide dessein qu'on avoit formé de nous enlever, je réclamai, à minuit, voyant qu'on vouloit lever la séance, qu'il fût pris un arrêté pour la tenir jour & nuit, jusqu'à ce que le calme fût rétabli ; la motion fut vivement appuyée par MM. les Ducs de Luynes, d'Aiguillon, d'Aliancourt & beaucoup d'autres Membres ; & par cet ordre, l'Assemblé a duré du Lundi à 8 heures du matin jusqu'à Mercredi à minuit : M. l'Archevêque de Vienne présidoit le jour, & M. de la Fayette, Vice-Président, présidoit la nuit. Le 14, l'armée Parisienne, fortifiée à chaque moment par des hommes & des armes, se présenta à la Bastille : cette place, regardée comme imprenable, devant laquelle Henri IV, à la tête d'une armée aguerrie, resta pendant quarante jours, dont le Grand Condé ne pût se rendre maître, & qui

THE NEWBERRY
LIBRARY

a été emportée après un combat de deux heures & demie, nous fera à jamais un honneur infini parmi les autres Nations. Plus on examine cette forteresse, plus on seroit tenté de la croire imprenable, si l'événement de Mardi dernier ne nous apprenoit le contraire ; je l'ai considérée de près avec plusieurs Officiers du Génie ; ils ne peuvent concevoir comment on a pu en venir à bout. Soixante personnes du côté des assiégeans ont été la victime de la trahison de M. de Launay. Mais il a payé bien cher, ainsi que l'Etat-Major de la Bastille, & presque tous ceux qui la défendoient, le moyen par lequel il avoit cru se mettre à couvert.

Cette victoire incroyable fortifia le courage des Parisiens, & leur procura beaucoup d'armes & de munitions de guerre ; on y trouva cinquante mille fusils, & plusieurs pieces de canon : l'armée Parisienne ayant appris que les Députés étoient en danger à Versailles, se proposoit de venir le Mercredi nous enlever ; & cette entreprise eût coûté bien cher à la France, puisqu'elle ne pouvoit s'effectuer qu'après avoir forcé l'armée du Roi, & pour mieux dire, celle des Aristocrates, forte de trente mille hommes & de beaucoup d'artillerie. Le Roi couroit le risque de perdre son Royaume dans un moment ; mais heureusement cette Providence, qui n'a jamais cessé de protéger la France, fit sans doute que le Roi se laissa vaincre par les amis de la Patrie, par son amour pour ses Sujets.

Le 15, à 6 heures du matin, on porta la nouvelle que l'armée se disposoit à venir le soir dans la nuit à Versailles ; on apprit aussi que l'armée aristocrate interceptoit tous les fruits & grains qu'on portoit à Paris ; &, à 8 heures du matin, l'Assemblée natio-

nale détermina de faire encore une députation au Roi pour lui faire connoître combien on s'occupoit; & la députation ayant appris, en sortant de la salle, que le Roi se proposoit de venir à l'assemblée, se retira de suite. Le Roi ne suivant que les impulsions de son cœur, convoqua le Conseil; & personne ne donnant à son projet, il dit: « vous n'avez pas d'autre ressource? Eh bien! j'en ai une que je veux mettre en usage: c'est d'aller me jeter au milieu de mon Peuple, sans appareil; ainsi, que mon Maître de Cérémonies donne des ordres: » en conséquence, à 11 heures le Roi se présenta; une députation de 24 le reçut à la porte: il entra sans autre garde que son Capitaine & son premier Gentilhomme, M. le Maréchal de Duras, accompagné de ses Freres.

Sa Majesté fut reçue avec les applaudissemens que méritoit une pareille démarche; elle prononça le discours le plus attendrissant; elle fut aussi interrompue par les cris de *vive le Roi*: les larmes couloient des yeux de tous les spectateurs. En qualité de député pour recevoir le Roi à la porte, m'étant approché de sa personne, je dis à M. de Duras, vous devriez prier le Roi; à ces mots, entrecoupés par des sanglots, le Roi se tourna vers moi, & je pris la liberté de lui dire: pourquoi m'adresser à M. le Maréchal, lorsque vous me donnez la liberté, Sire, de m'adresser directement à Votre Majesté? Permettez, Sire, que les députés de la Nation aient l'honneur de vous accompagner au Château; montrez-vous au milieu de nous, &, par ce spectacle attendrissant, prouvez à vos ennemis & à ceux de la Nation, que Louis XVI, entouré de l'amour de ses sujets, est le plus grand Monarque de l'Univers: j'accepte avec plaisir, me répondit le Roi, avec cette bonté

qui lui eſt ſi naturelle. Dans le moment, je me jette au milieu de la ſalle, en criant : allons tous accompagner notre bon Roi, il le permet; & de ſuite tout le monde ſe rangea en haie; nous formâmes une chaîne, nous tenant tous par la main; Cardinaux, Archevêques, Evêques, Princes, Ducs & Comtes; tout pêle-mêle, le Roi au milieu, à pied; nous ſortîmes de la ſalle, en criant, *vive le Roi, proſpere la Nation*, & nous marchâmes dans cet ordre juſqu'au Château (c'eſt-à-dire, comme de la place Royale au fond du Quai); plus de 100 mille ames ſe porterent en foule ſur le paſſage, en pleurant & en criant, *vive notre bon Roi; qu'il eſt malheureux d'être trompé*! La muſique, placée au milieu, eut ordre de jouer, *où peut-on être mieux qu'au ſein de ſa famille*? La Reine étoit au balcon, tenant le Dauphin dans ſes bras, qu'elle arroſoit de larmes; toute la Famille Royale s'y préſenta pour voir le beau triomphe du Roi & de la Nation.

Par cette heureuſe & louable démarche, le Roi a conſervé ſon Royaume, & la Nation ſa liberté. Les Députés raſſemblés furent en députation à Paris pour y porter de paroles de paix, & cette agréable nouvelle fit la plus grande impreſſion : nous nous préſentâmes au nombre de 120; nous y fûmes reçus par une armée de 100 mille hommes en triomphe; nous nous rendîmes à l'Hôtel de Ville, marchant à pied depuis la barriere; toutes les rues étoient bordées de troupes, toutes les boutiques étoient fermées : point de confuſion dans la marche; les femmes, les vieillards & les enfans crioient des fenêtres : *vive le Pere de la Patrie, vive la Nation, vive l'Aſſemblée Nationale* : on nous jetoit des fleurs, des cocardes; ceux qui étoient dans les rues nous

embraſſoient, nous arroſoient de larmes de joie, nous offroient à boire & à manger. Quel ſpectacle pour des hommes ſenſibles ! La marche fut longue. Arrivés à l'Hôtel de Ville, où nous fûmes reçus au bruit de l'artillerie, M. le Marquis de la Fayette, Vice-Préſident, prononça un diſcours touchant; le Préſident du Comité des Electeurs de Paris y répondit avec toute l'énergie poſſible. M. de Laly-Tollendal, l'un des premiers Orateurs du Royaume, y parla avec cette éloquence vive & touchante qui ébranle les cœurs les moins ſenſibles; tous les ſpectateurs s'écrioient en pleurant : nous aimons le Roi, nous demandons M. Necker; qu'on reſpecte nos repréſentans de la Nation; &, tant que leur vie ſera en danger, la nôtre n'eſt plus à nous. L'Archevêque de Paris, qui étoit de la députation, y parla en vrai Paſteur; il fut embraſſé & couronné d'une couronne civique; MM. de la Fayette, de Clermont-Tonnerre, de Laly-Tollendal, & Bailli, notre ancien Préſident, reçurent les mêmes honneurs. La Milice Bourgeoiſe demanda M. de la Fayette pour Colonel général, & après de vives inſtances, ce brave Défenſeur de la Liberté accepta. Nous fûmes chanter un *Te Deum* à notre-Dame, enſuite nous raffraîchir à l'Archevêché, & nous nous retirâmes à Verſailles eſcortés par l'armée juſqu'aux barrieres. Le Roi inſtruit que les Pariſiens déſiroient le voir, ſe décida d'aller hier à Paris ſans troupes; nous fûmes l'accompagner au nombre de 600, & jamais Roi de France n'a joui d'un pareil triomphe : plus de 150 mille hommes étoient ſous les armes, les boutiques fermées, tous les habitans dans la joie; enfin, il me ſeroit impoſſible de dépeindre & de vous tout dire, tant mon cœur ſe trouve preſſé par le ſouvenir de cette belle & heureuſe journée : le

Roi étoit au milieu de ſon Peuple, attendri juſqu'aux larmes.

Le Roi ſe rendit à la Capitale d'après le ſage conſeil de Monſeigneur le Duc d'Orléans. Il partit de Verſailles Vendredi à dix heures accompagné ſeulement de ſix Gardes-de-Corps, qui n'entrerent pas dans Paris. Vous ſaurez aſſez le détail de ce voyage.... Je vous dirai ſeulement que lorſque le Roi fut rendu à l'Hôtel de Ville, le Peuple inſtruit des ſentimens qu'il avoit manifeſté dans le diſcours qu'il prononça, demanda à grands cris qu'il parût à une croiſée; le Roi parut en effet, & la joie qu'il vit peinte ſur tous les viſages à ſon apparition, & les cris de *vive le Roi*, *vive la Nation* qui ſe firent entendre, lui donnerent un air de ſérénité qui enchanta tout le monde; il arbora la cocarde comme les autres, & exprima par ſes geſtes toute ſa ſenſibilité.

Il remonta dans ſa voiture, & avant il reçut le compliment des Poiſſardes, qui lui offrirent des palmes, en ornerent les chevaux; il donna ſa main à droite & à gauche, & vit avec attendriſſement qu'on ſe battoit pour la baiſer.

Quatre pieces de canon, deſtinées l'avant-veille à tout autre uſage, traînées alors par quatre chevaux couverts de lauriers, précédoient ſon carroſſe.

A ſon paſſage ſur le pont, on tira le canon & on fit une décharge de toute la mouſqueterie. Après quoi, toutes les croſſes des fuſils furent levées en l'air, ainſi que les poignées des épées & des piques.

Le Comte d'Eſtaing qui ſe trouvoit dans ſa voiture, lui fit remarquer cette particularité. Quarante mille hommes le ſuivirent hors ville. Parvenu à la jonction des chemins de Saint-Cloud & de Ver-

sailles, le Roi se tourna vers le Peuple en lui témoignant toute la joie qu'il éprouvoit, & lui apprenant qu'il étoit obligé de se séparer pour aller souper chez la Reine à Saint-Cloud ; mais tout le monde demanda avec instance, qu'on dirigeât la route à Versailles, & qu'on vouloit l'y accompagner.

Le Roi y consentit & se rendit à Versailles.

Depuis ce jour la tranquillité renaît ; & jamais particulier n'a marché avec autant de sureté : on désarme, même pendant le jour, les hommes suspects & les enfans. Personne ne peut sortir en épée sans une permission par écrit du Capitaine du quartier.

FIN.